

le témoignage de nos yeux. Qu'on rapproche, par exemple, de notre planche IV, 7, l'un des bas-reliefs du Maṅgala-Cetiya publiés par M. Ch. Du-roiselle, où figurent justement le même héros et le même arbre (pl. IV, 8). Mais la ressemblance est particulièrement frappante avec l'un des dessins de M. A. Grünwedel (cf. fig. 5 b). D'un côté comme de l'autre on aperçoit un personnage accroupi dans sa maison et en conversation avec deux autres personnages pareils, ceux-ci agenouillés, et que sépare ici un arbre, là un parasol. Il est visible que tout est traité, jusque dans le dernier détail, selon les mêmes formules stéréotypées. Il est non moins évident qu'une représentation aussi schématique demeurerait une énigme insoluble pour le spectateur. En fait, nous constatons qu'elle sert à représenter indifféremment des renaissances différentes. Quant à savoir lesquelles, les inscriptions sont là pour nous le révéler. Elles se lisent respectivement :

[Pl. IV, 7] *Hatthipála-jat. Rasiy. 509.*

[Fig. 5 b] *Mahāmaṅgala-jat. Rasiy. 453.*

[Pl. IV, 8] *Bandhānākāra-jat. Phurhāloṅ rasiy. 201.*

Les deux premiers *jātaka* n'ont en somme qu'un trait commun entre eux et, à plus forte raison, avec le troisième : le Bodhisattva (*Phurhāloṅ*) était alors un *rishi*, ou comme nous dirions, un saint anachorète.

Cette indication vaut la peine de nous arrêter un instant. Elle nous donne en effet l'explication de la bizarre coiffure commune à nos personnages masculins. Tous portent un double chignon relevé en forme de cornes de chaque côté de la tête. Nous ne nous rappelons pas d'avoir aperçu dans l'art indien, où le type de l'anachorète brahmanique est fréquemment figuré, aucun arrangement analogue de la chevelure. Il semble toutefois que cette mode n'ait pas été ignorée de l'Inde ancienne et que le souvenir s'en soit conservé, au moins dans le langage. Nous faisons allusion au nom, bien connu de la vieille littérature, du *rishi* « Cornes-d'Antilope noire » (*Riçya*^o ou *Rishya-çriṅga*, pâli *Isiṅga*), que le commentaire du *Jātaka* explique encore en disant : « Sur son front se dressaient deux chignons en forme de cornes d'antilope, et c'est pourquoi il était ainsi appelé¹. » On ne saurait imaginer interprétation plus rationnelle de cette dénomination, ni, du même coup, de la coutume reflétée par nos sculptures. Toutefois, ne l'oublions pas, il resterait à justifier l'étrange survivance dans l'art moderne de la Birmanie

1. *Alambusa-jātaka*, n° 323 ; éd. FAUSBØLL, V, p. 153, l. 14-15 : *Isiṅgan ti tassa kira matthake migasiṅgākārena dve cūlā uttāhimsu, tasmā evaṃ vuccati.* Il ne se trouvera sans doute personne pour préférer

à cette explication la fable populaire qui se trouve côte à côte dans le même texte et recourt à l'expédient de faire naître *Isiṅga* d'une antilope (cf. ci-dessus, p. 23).